

La vie ordinaire des Montréalais au début du siècle
Marcelle Brisson, Suzanne Côté-Gauthier, *Montréal de vive mémoire 1900-1939*, Montréal, Triptyque, 348 p., 25

Adrien Thério

Numéro 76, hiver 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1994). Compte rendu de [La vie ordinaire des Montréalais au début du siècle / Marcelle Brisson, Suzanne Côté-Gauthier, *Montréal de vive mémoire 1900-1939*, Montréal, Triptyque, 348 p., 25]. *Lettres québécoises*, (76), 50–51.

La vie ordinaire des Montréalais au début du siècle

C'est une idée ingénieuse que les deux auteurs de ce livre ont eue : raconter la vie des anciens Montréalais en donnant la parole aux anciens Montréalais.

ESSAI
Adrien Thério

MARCELLE BRISSON ET SUZANNE CÔTÉ-GAUTHIER ONT interrogé des douzaines de personnes, hommes et femmes qui ont tous dépassé les quatre-vingts ans. Quelques-uns sont parfois réticents à rappeler le passé car, rappeler le passé, c'est rappeler la pauvreté, la misère qui furent leur lot pendant leur jeunesse. On ne peut s'empêcher, en lisant ces confidences, de se dire que les Canadiens français de cette époque étaient presque tous pauvres et travaillaient comme des forcenés, très souvent pour les Anglais qui tenaient à ce qu'ils parlent anglais même s'ils n'avaient pas à l'utiliser sur les lieux de leur travail.

On a peine à croire que le Montréal du commencement du xx^e siècle n'était qu'une agglomération d'une centaine de villages entre lesquels des champs s'étendaient à perte de vue. La partie la plus vivante : le port de Montréal. Puis viennent, à partir du fleuve, le Faubourg à m'lasse, le Quartier latin, la rue Saint-Laurent, le versant sud de la montagne et Westmount où les Anglais se regroupent, les rives du canal de Lachine, Notre-Dame-de-Grâce. Plus tard, les gens monteront vers le nord, c'est-à-dire par-delà la rue Sherbrooke, pour tâcher d'améliorer leur standing. En ce temps-là, comme dit la quatrième de couverture, on «marche» la ville pour la simple raison que les p'tits chars ne vont pas partout. Les automobiles ont fait lentement leur apparition, mais très peu de Canadiens français peuvent s'en payer une. Il semble d'ailleurs qu'elles n'étaient pas très fiables. Un résidant d'un autre village, celui d'Hochelaga-Maisonneuve, raconte :

Quand on est arrivé dans la paroisse, il n'y avait pas de trottoirs, pas de rues, rien de fait encore. L'eau, on n'en avait pas à la maison. Il fallait aller la chercher sur l'autre rue, la rue Hochelaga. Je me rappelle bien avoir vu des puits et les gens allaient chercher encore l'eau, pas loin de chez nous. Les toilettes étaient dehors. [...] Dans la rue en terre, il passait une auto par semaine, alors on n'était pas en danger.

On ne donne malheureusement pas la date de la création de cette paroisse, Saint-Anselme. J'imagine que ce devait être 1900 ou quelques années plus tôt puisque Hochelaga a été annexé à Montréal en 1883.

Les gens travaillent dans le port ou dans des manufactures. Pendant la guerre de 14-18, le travail ne manquait pas. Les femmes, en général, restent à la maison pour élever les enfants, car on n'a pas le droit d'«empêcher la famille». Certaines ont quand même travaillé dans les manufactures de vêtements. Les seules professions réservées aux femmes : l'enseignement et le soin des malades. Elles mettront beaucoup de temps avant d'avoir l'idée d'aller à l'université.

On avait quand même des loisirs. En regardant les photos d'excursions du dimanche (car le livre est abondamment illustré), on peut cependant se demander si ces gens s'amusaient vraiment ! Il n'y a qu'à examiner les vêtements qu'ils portent durant ces randonnées pour se rendre compte qu'il devait être très difficile de jouer à la balle ou au tennis dans des accoutrements pareils. La vie religieuse semble avoir beaucoup plus d'importance que les pique-niques. Les gens semblent tous avoir une foi à transporter les montagnes et leur vie est réglée par les fêtes religieuses. Elles existent toujours, mais elles n'entravent plus la vie comme c'était le cas autrefois. Qu'on pense seulement au carême, ces quarante jours où le jeûne était obligatoire, et aux retraites paroissiales où les prédicateurs s'en donnaient à cœur joie pour décrire les feux de l'enfer.

Les grands événements qui ont marqué ces quatre décennies sont encore bien présents dans le souvenir de ces vieux. La guerre de 14-18, par exemple, qui a mené à la bataille de la conscription. La guerre vient de finir que la grippe espagnole fait son apparition. Les gens



Montréal de vive mémoire

meurent par douzaines chaque jour et sont enterrés dans des fosses communes. En même temps, la tuberculose fait des ravages. Elle en fera d'ailleurs jusque dans les années cinquante. Les gens ont presque oublié aujourd'hui que, dans certaines régions de la province, des sanatoriums immenses abritaient ces pauvres déshérités qui mouraient aussi par centaines. Enfin, comme si ce n'était pas suffisant, la crise de 1929 balaie le monde entier. Les riches perdent presque tout dans le krach. Chez les Canadiens français, le chômage sévit partout. Il n'y avait pas alors d'État-providence. On crevait littéralement de faim. Un certain Adrien L. nous dit :

Chez moi, on a passé facilement trois, quatre, cinq jours sans avoir d'autre chose à manger que du pain. On allait le chercher à la Canada Bread à trois heures du matin. Dans le four automatique, il y avait des pains qui se brisaient. On mettait cela dans les taies d'oreiller et on apportait cela à la maison. Seulement, ça avale mal. Quand on était capable de bricoler quelques bouteilles à vendre chez le guenillou, avec ces cents-là, on pouvait acheter de la mélasse [...] J'ai mangé tellement de mélasse dans ma vie que je ne suis plus capable de voir la mélasse, de dire mélasse. Ça ne me fait pas.

On a peine aujourd'hui à concevoir ce qu'était la pauvreté à cette époque. On se demande comment ces gens-là ont pu s'en sortir et vivre jusqu'à quatre-vingts ans et plus. Évidemment, c'est une minorité qui a atteint cet âge respectable. Malgré la pauvreté et les misères de toutes sortes, on se réunissait chez un oncle plus en moyens pour écouter de la musique et des chansons qui provenaient du «gramophone». Il y eut aussi la radio qui est apparue dans les années vingt et qui a égayé la vie de tous les jours. Finalement, c'est l'électricité et le téléphone qui sont venus changer le mode de vie de tous et chacun.

Montréal de vive mémoire n'est pas un livre d'histoire, mais plutôt un livre d'histoires, racontées par des gens qui ont une excellente mémoire. Elles sont tristes et belles à la fois et nous prouvent que, malgré les vicissitudes de la vie trépidante d'aujourd'hui, nous ne sommes pas trop à plaindre.



ARCADE

En vente
maintenant
le numéro 31

« La dolce vita »

L'écriture
au féminin

Bulletin d'abonnement

S'abonner c'est épargner et c'est encourager la revue

Tarif au numéro: 11.40 \$

1 an
3 numéros

Régulier	<input type="checkbox"/>	27.35 \$
Institutions	<input type="checkbox"/>	34.19 \$
Étranger	<input type="checkbox"/>	45.58 \$
Soutien	<input type="checkbox"/>	56.98 \$

TPS et TVQ incluses

Je m'abonne à partir du numéro [_]

Je me réabonne [_]

Je désire aussi recevoir les numéros déjà parus suivants [_] [_] [_] [_]

Ci-joint un chèque ou mandat-poste fait à l'ordre de:

La revue ARCADE
C.P. 397, succursale Outremont
Montréal H2V 4N1

Nom _____

Adresse _____ App. _____

Code _____

Numéro de téléphone [_] [_] - _____